

BATTEZ-VOUS CAR LE MONDE EN DÉPEND



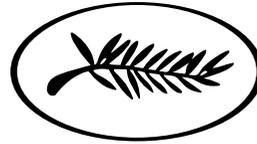
SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES
SÉANCE SPÉCIALE - HORS COMPÉTITION

une suite qui dérange

LE TEMPS DE L'ACTION

PARAMOUNT PICTURES ET PARTICIPANT MEDIA PRÉSENTENT UNE PRODUCTION ACTUAL FILMS "UNE SUITE QUI DÉRANGE - LE TEMPS DE L'ACTION" (AN INCONVENIENT SEQUEL: TRUTH TO POWER)
MUSIQUE: JEFF BEAL MONTAGE: DON BERNER COLIN MUSBAUM PROJETEUR DE LA PHOTOGRAPHIE: JON SHENK PRODUCTEURS: DAVIS GUGGENHEIM LAURIE DAVID LAWRENCE BENDER SCOTT Z. BURNS LESLEY CHILCOTT PRODUCTEUR: JEFF SKOLL PRODUCTEUR: RICHARD BERGE, P.G.A. DANIE WEYERMANN, P.G.A. RÉALISE: BONNIE COHEN AND JON SHENK
CHANSON ORIGINALE: "TRUTH TO POWER"
INTERPRÉTÉE PAR UNES REPUBLIC
ÉCRITE PAR MIAN YESSER ET T. CONE BURNETT
UneSuiteQuiDerange-lefilm, fr /UneSuiteQuiDerange, FR #UneSuitequiDerange #LeTempsdeLAction YouTube/ParamountFrance
PARTICIPANT MEDIA

PARAMOUNT PICTURES et **PARTICIPANT MEDIA**
Présentent
Une production **Actual Films**



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES
SÉANCE SPÉCIALE - HORS COMPÉTITION

une suite qui dérange

LE TEMPS DE L'ACTION

un film documentaire réalisé par
Bonni Cohen et **Jon Shenk**
avec **Al Gore**

Produit par **Richard Berge** et **Diane Weyermann**
Producteurs exécutifs **Jeff Skoll**, **Davis Guggenheim**, **Laurie David**, **Scott Z. Burns** et **Lesley Chilcott**
Image **Jon Shenk** - Musique **Jeff Beal**

SORTIE LE 1^{ER} NOVEMBRE 2017

Durée : 1h40

DISTRIBUTION

PARAMOUNT PICTURES FRANCE
20/24, rue Jacques Ibert
92300 Levallois
Tél. : 01 40 87 47 00

PRESSE ONLINE

Claire ZAMBAUX
claire_zambaux@paramount.com
Constance FONTAINE
constance.fontaine@cartel-com.fr

PRESSE

Michèle ABITBOL-LASRY et Séverine LAJARRIGE
184, boulevard Haussmann – 75008 PARIS
Tél. : 01 45 62 45 62
michele@abitbol.fr / severine@abitbol.fr

Photos disponibles sur www.image.net
Matériel presse et publicitaire disponible sur www.paramountpictures.fr

There is already **4%** more water vapor over the oceans than there was only 30 years ago



Source: K. Trenberth, "Changes in Precipitation with Climate Change," *Climate Research*, March 2011

Synopsis

"Après un non catégorique, vient le temps du oui. Et c'est à ce oui que l'avenir du monde est suspendu".

Wallace Stevens

Grâce à UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE (2006), l'opinion publique avait été largement sensibilisée aux dérèglements climatiques. Dix ans plus tard, la suite du célèbre documentaire nous montre que nous sommes en passe de vivre une véritable révolution énergétique. Infatigablement, l'ancien vice-président Al Gore poursuit son combat, sillonnant la planète pour former des adeptes de la cause climatique et tenter d'influencer la politique internationale en matière d'environnement. On découvre Al Gore en coulisses, dans des moments de sa vie privée et lors d'apparitions publiques, tour à tour drôles et poignants. Car si les enjeux n'ont jamais été aussi vitaux, les dangers liés au changement climatique peuvent être surmontés grâce à l'ingéniosité et à l'enthousiasme des êtres humains.

AL GORE ET LES DÉRÈGLEMENTS CLIMATIQUES : DIX ANS APRÈS

En 2006, le succès du documentaire oscarisé *UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE* a braqué les projecteurs du monde entier sur l'action de l'ancien vice-président Al Gore. Il s'était orienté dans une voie nouvelle après l'élection présidentielle controversée de 2000, conclue par une décision inédite de la Cour Suprême. Animé par le besoin de s'engager dans une démarche qui ait du sens, Al Gore a mis fin à sa carrière politique et a suivi son instinct pour s'aventurer sur un territoire inconnu. Il s'est investi corps et âme – mobilisant son énergie, son intelligence, son dynamisme et sa notoriété – dans un combat quasi insurmontable qui lui tient à cœur depuis longtemps : affronter la perspective de plus en plus inquiétante d'un dérèglement climatique planétaire susceptible de mettre en péril la survie de la civilisation humaine.

À l'époque, la crise climatique est à un tournant décisif. Les scientifiques s'entendent globalement pour évaluer l'impact humain, économique et environnemental du changement climatique si les hommes ne mettent rien en œuvre pour diminuer les émissions de gaz à effet de serre. L'opinion publique commence seulement à prendre la mesure de la menace et les industries d'énergies fossiles y opposent une farouche résistance.

Mais en l'espace d'une décennie, la situation a considérablement évolué.

UNE SUITE QUI DÉRANGE : LE TEMPS DE L'ACTION s'attache précisément à l'ampleur que la bataille contre le dérèglement climatique a prise aujourd'hui – et aux raisons pour lesquelles Al Gore considère que rien ne saurait désormais

arrêter le mouvement. Adoptant une approche nouvelle, le documentaire offre un point de vue de l'intérieur sur les changements positifs en train d'advenir : on constate que l'ancien vice-président a dû affronter des forces redoutables et essuyer des déconvenues – pour mieux rebondir et entraîner dans son sillage des gens prêts à s'engager à ses côtés dans le combat majeur de notre époque.

Depuis 2006, des mutations profondes se sont produites sur un plan individuel et mondial. Ancienne personnalité politique, Al Gore milite pour des idées qui dépassent largement la notion de parti ou de mandat électif. *UNE SUITE QUI DÉRANGE : LE TEMPS DE L'ACTION* et d'autres initiatives médiatiques placent le changement climatique au cœur de nos réflexions sociétales. Dès lors qu'il s'agit de limiter le réchauffement de la planète, des notions très importantes s'imposent sur le devant de la scène. Une économie peu gourmande en énergies fossiles émerge à un rythme sans précédent, encouragée par des technologies innovantes et des perspectives de forte croissance. D'ailleurs, 2016 a marqué un sommet historique en matière d'investissements dans les énergies renouvelables, partout dans le monde.

Alors que le désespoir menaçait de s'emparer des esprits, des initiatives concrètes se mettent en place. Premier du genre, l'Accord de Paris sur le climat de 2015 a été ratifié par la plupart des États du globe pour diminuer les émissions de gaz à effet de serre. Les pays en développement adoptent directement les énergies durables, sans passer par les carburants fossiles et autres vieilles

recettes inefficaces. Plus révélateur encore, Al Gore n'est plus cet homme seul qui prêchait dans le désert, mais une voix qui se fait largement entendre parmi d'autres, de plus en plus nombreuses, issues de tous pays, de tous milieux, de toutes obédiences politiques, déterminées à apporter des changements profonds en un temps record.

Le film a été tourné dans un style de «cinéma direct» qui brise la frontière entre sujets filmés et public. La caméra suit Al Gore dans son périple à travers le Groenland, l'Inde, l'Europe, l'Asie et les États-Unis. Tandis qu'on le voit dans les coulisses du pouvoir ou sur le terrain en compagnie de rescapés, de scientifiques, de dirigeants improbables et de personnes ordinaires s'étant illustrées par des actes extraordinaires, des séquences prises sur le vif apportent un nouvel éclairage sur la vie de l'ancien homme politique, sur notre époque et sur une réalité désormais incontestable : comme le signale Al Gore, à présent que nous savons que nous devons changer nos comportements, et que nous pouvons le faire, il faut mettre en œuvre ces changements sans plus attendre.

Bonni Cohen, coréalisatrice, précise : «Ce film marque un nouveau chapitre dans l'histoire du dérèglement climatique, alors même qu'on observe des transformations qui s'accroissent et de nouvelles batailles qui émergent. La question n'est plus de savoir si l'on doit changer nos habitudes, mais comment faire en sorte de mettre en œuvre ces changements le plus rapidement possible. C'est ce qui donne envie à Al d'aller de l'avant au quotidien. Avec ce film, on avait l'oc-

“Toute la beauté du monde est en danger”

Al Gore

casation de raconter comment Al a poursuivi le combat. Après UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE, il n'a pas pris de repos. Il n'a eu de cesse de mobiliser des gens autour de lui pour élaborer des issues à la crise, en dépit des blocages politiques persistants. Il a tenu, d'une certaine façon, le rôle du Lorax, en s'exprimant au nom de la planète et en allant à contrecourant de l'idéologie dominante. À présent, la plupart des pays du globe se sont rangés à ses côtés».

Pour le producteur Jeff Skoll, philanthrope, entrepreneur social et fondateur/PDG de Participant Media ayant contribué au financement d'UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE, il était essentiel de produire une suite au documentaire. Il se souvient : «En 2010, après un voyage en Antarctique, j'ai été convaincu qu'il fallait qu'on développe de nouveau les thèmes d'UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE, mais dans une optique différente. Avec Al, on a réfléchi à l'idée d'un nouveau chapitre pendant quelques années et trois événements majeurs se sont produits début 2014 qui nous ont prouvé que c'était le bon moment».

«Tout d'abord, dix ans s'étaient écoulés depuis le premier film, ce qui nous donnait la possibilité de faire le bilan et d'examiner les points sur lesquels on avait vu juste et ceux sur lesquels on s'était trompés», poursuit-il. «Ensuite – et surtout –, nous étions conscients que notre propos était désormais porteur d'espoir : les gens seraient heureux de savoir que grâce à leurs gestes, des solutions étaient aujourd'hui à portée de main. Il y a dix ans, le plus difficile pour nous, c'était d'alerter le grand public sur un problème gigantesque que

peu de gens comprenaient ou connaissaient. Cette fois, nous avons la possibilité de revenir sur ces enjeux majeurs mais en insistant sur le fait qu'il existe des solutions réelles et concrètes. Enfin, le premier film a encouragé des millions de gens à agir. Un nouveau film nous permettrait de mettre en valeur les milliers de militants qu'Al a galvanisés. Dix ans plus tard, il y avait toute une nouvelle génération, trop jeune pour s'engager dans l'action à l'époque du premier film, qui allait avoir envie de prendre à bras-le-corps ce type de problème de société».

Si UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE a été un signal d'alarme, des millions de gens sont aujourd'hui conscients du danger. Résultat : la «Révolution du développement durable» – une révolution qui, selon Al Gore, aura un impact majeur sur chaque composante de notre société, tout comme les révolutions industrielle et numérique avant elle. C'est ainsi qu'elle fondera de nouvelles valeurs et de nouveaux principes tout en favorisant des innovations en matière de design, de découvertes scientifiques, de technologie, de commerce, de finance, de sauvegarde de la planète, et du vivre-ensemble. «Cette nouvelle ère est aussi importante que la révolution industrielle et aussi rapide que la révolution digitale», affirme-t-il.

Ces mutations se produisent déjà sous nos yeux. En 2017, selon Al Gore, il est encore temps d'agir, contrairement au message désespéré que nous renvoient les plus défaitistes. Si on agit avec audace et courage et qu'on réussit à mobiliser davantage nos dirigeants, à consentir plus d'investissements intelligents et à faire émerger plus de

projets novateurs sans plus attendre, les obstacles à la résolution de la crise climatique seront levés. Résolument optimiste et proactif, Al Gore estime que le moment qu'on vit à l'heure actuelle est crucial : il nous reste une dernière chance pour refonder notre planète, qui est irremplaçable, afin qu'elle soit pérenne et qu'elle puisse faire vivre l'espèce humaine, la faune et la flore.

Jon Shenk, également coréalisateur, signale : «Ce qui nous a frappés en tournant ce film, c'est que l'optimisme d'Al ne connaît visiblement pas de limites. Tous les jours, nous avons rencontré des gens tellement émus par son discours qu'ils ont décidé de changer de mode de vie – et nous en étions nous-mêmes touchés. Comme il vous le dira, nombreux sont ceux à se sentir concernés par son action : des entreprises énergétiques, des fonctionnaires, des leaders d'opinion chez les jeunes, des artistes et bien d'autres contribuent aux changements en cours. C'est pour cela qu'il nous semblait crucial de sillonner la planète avec Al et de révéler les innombrables initiatives concrètes – autant de projets qu'on ne remarque pas en général mais dont les conséquences sont majeures».

Pour le producteur Richard Berge, il est réconfortant que ce nouvel opus propose plus de solutions que le premier. «Ce que je trouve exaltant, c'est qu'UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE, tourné il y a dix ans, était moins optimiste que celui-ci», dit-il. «En voyant tous ces changements se produire aussi rapidement, j'ai commencé à me dire qu'on pouvait résoudre la crise alors que j'étais profondément inquiet».

Responsable du département « Longs métrages documentaires » chez Participant Media et productrice exécutive d'UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE, la productrice Diane Weyermann ajoute : «UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE nous a montré la voie à suivre pour sortir de la crise, mais nous ne sommes pas encore tirés d'affaire. Les signaux d'alarme n'ont cessé de retentir de plus en plus fort. Du coup, on a eu le sentiment qu'il y avait deux aspects à évoquer dix ans plus tard. D'abord, on voulait mettre l'accent sur le fait que des gens, partout dans le monde, ont mis en œuvre des projets extraordinaires. Ensuite, on tenait à dire qu'il reste encore beaucoup à accomplir et qu'on peut y arriver ensemble. Plus que jamais, il y a urgence, mais le vrai changement, c'est qu'il y a désormais un état d'esprit positif qui n'existait pas il y a dix ans. Al, Participant et les deux réalisateurs avaient vraiment le sentiment qu'il était temps de regarder l'avenir avec un enthousiasme renouvelé».

Skoll estime que la pugnacité d'Al Gore est une source d'admiration et d'inspiration. «En voyant UNE SUITE QUI DÉRANGE, on découvre le parcours d'un homme qui a fait preuve de courage, de résilience et de générosité et qui est capable, mieux que quiconque, d'inspirer les autres. Au bout de toutes ces années, j'ai moi-même été surpris d'apprendre encore des choses sur mon ami», dit-il.

Il ajoute : «En réalité, au cours des dix dernières années, Al avait toutes les raisons du monde de baisser les bras – et il ne l'a pas fait. Il a perdu l'élection présidentielle à très peu de choses près et dans des circonstances épouvantables. Mais il n'a pas abandonné. Il a fait face à d'innombrables rumeurs favorables à une politique destructrice plutôt qu'à la culture de l'entraide. Mais il n'a pas abandonné. Al a été confronté à des détracteurs, des sceptiques, des manipulateurs, des professionnels de la polémique sur Twitter et d'incorrigibles défaitistes. Mais il n'a pas abandonné. Il a dû se battre contre une opposition de mieux en mieux financée et organisée. Mais il n'a pas abandonné. Nous avons à nos côtés un homme qui refuse de baisser les bras. Il a été l'un des tout premiers à comprendre que notre planète était en danger et à tout risquer – sa réputation, sa prospérité, sa sécurité – pour agir pour le bien de l'humanité et protéger notre unique demeure. Notre boulot en la matière n'est en aucun cas achevé mais je n'ai jamais été aussi optimiste qu'aujourd'hui : nous sommes sur la bonne voie pour préserver notre demeure et pour qu'elle prospère. Et une grande partie de mon optimisme vient du fait qu'Al Gore n'a pas abandonné – et n'abandonnera pas».

UN PHÉNOMÈNE DE SOCIÉTÉ : LE CHEMIN PARCOURU EN DIX ANS

Rares sont les films qui font partie de la culture populaire et qui façonnent l'inconscient collectif. Mais *UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE* compte parmi ces exceptions, même si le phénomène était totalement inattendu à l'époque.

Faisant le pari risqué que le public serait sensible à l'histoire d'un malheureux candidat à la présidentielle annonçant une catastrophe imminente, accompagné d'images scientifiques, le film réalisé par Davis Guggenheim est néanmoins devenu un succès-surprise et a durablement marqué les esprits. Personne, pas même Al Gore, n'avait anticipé un tel accueil. Mais dès sa sortie, *UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE* a déclenché de vives discussions – enthousiastes et assassines – et s'est imposé comme le vecteur mondial des débats sur le réchauffement climatique, pour les partisans d'un changement de mode de vie comme pour les climato-sceptiques.

À sa sortie, le magazine *Time* publiait : «*UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE* a fait bouger les lignes dans le débat sur le réchauffement climatique de manière inédite». Un an plus tard, d'après un sondage réalisé par Nielsen et Oxford University, 89% des spectateurs ayant vu le film déclaraient qu'il les avait largement sensibilisés à la question des bouleversements climatiques, et 66% d'entre eux qu'il leur avait même fait changer d'avis quant à leur existence. Lorsque Al Gore s'est vu remettre le prix Nobel de la paix en 2007, le comité du Nobel a déclaré que Gore «était sans doute la personne qui a le plus œuvré pour sensibiliser la communauté internationale à la nécessité d'adopter des mesures [en matière climatique]».

En revanche, ce succès inattendu pouvait se révéler un piège pour tout réalisateur souhaitant aborder le même sujet. En effet, il devait nécessairement tenir compte du retentissement considérable suscité par le premier opus.

Y avait-il encore matière pour réaliser un documentaire tout aussi captivant dix ans plus tard ? Participant Media, producteur d'*UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE*, en était convaincu.

«Nous étions très conscients qu'un deuxième opus devait être un film à part entière, surtout après avoir vu *UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE* accéder au statut d'œuvre-culte», souligne Diane Weyermann. «Mais chez Participant, nous étions tous – et Jeff Skoll en particulier – convaincus du bien-fondé de la démarche, si bien qu'on s'est dit qu'il fallait au moins tenter l'aventure. On avait constaté que grâce à *UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE* la question du climat était entrée dans l'espace public – mais on avait aussi remarqué qu'au fil des années cette problématique ne faisait plus partie des priorités des hommes politiques et qu'on n'en parlait plus avec le même sentiment d'urgence. Dans le même temps, j'étais restée en contact avec Al et je savais qu'il ne relâchait pas ses efforts et qu'il avait formé plus de 10 000 'climate leaders' ou ambassadeurs climatiques. On a pensé qu'on devait axer le documentaire sur ces actions concrètes et quand on en a parlé à Al, il était totalement d'accord. Ensuite, la question importante qui s'est posée était de savoir comment relater ces nouveaux développements».

Avec le soutien de Davis Guggenheim (auteur, par la suite, de *IT MIGHT GET LOUD*, *WAITING FOR «SU-*

PERMAN» et *IL M'A APPELÉE MALALA*) et l'équipe de production du premier opus, Participant a commencé à développer une suite. Étant donné que Guggenheim était engagé par ailleurs, les producteurs se sont mis à la recherche d'un nouveau réalisateur. Ils ont fini par proposer le projet à Actual Films, société de production de documentaires dirigée par le producteur Richard Berge et les réalisateurs Bonni Cohen et Jon Shenk.

«Bonni et Jon sont deux cinéastes intelligents, créatifs et investis dans ce qu'ils font», indique Diane Weyermann. «C'était formidable de travailler avec eux. C'était un film extrêmement difficile à mettre en chantier pour de très nombreuses raisons et ils ont fait preuve d'un courage exemplaire, en ne renonçant jamais à leur vision du projet. Ils étaient constamment ouverts et prêts à prendre des risques, tout en explorant les questions les plus sérieuses qui font partie du quotidien d'Al. Il n'est déjà pas facile de suivre Al au quotidien parce qu'il est comme le lapin Duracell : il est sans cesse en mouvement ! On a vécu des moments difficiles mais ils ont été persévérants et ont vraiment insufflé leur point de vue artistique au film».

Jeff Skoll précise : «Bonni et Jon insufflent une approche nouvelle et une grande générosité à ce film. Ils ont un sens visuel extraordinaire et font preuve d'une humilité qu'on voit rarement dans ce milieu. Ce n'était vraiment pas simple de rendre ce film captivant mais ils y sont parvenus. Ils ont su trouver l'équilibre entre l'urgence et l'optimisme, tout en instaurant une grande proximité entre Al Gore et le spectateur. Ce n'est franchement pas simple de débarquer sur un projet qui a un tel historique ou de suivre Al Gore avec son rythme trépidant. Bonni et Jon ont fait un

“Depuis que je me suis engagé à combattre les dérèglements climatiques, je reconnais qu’il y a eu des moments où je me suis obligé à rester optimiste. Mais la situation est vraiment en train de changer”.

Al Gore

formidable boulot à tous points de vue. Ils se sont aussi très bien entendus avec les producteurs du précédent film qui ont accepté d’assurer la production exécutive de ce nouvel opus. En mêlant une forme de continuité avec le premier film et de nouveaux talents, nous avons impulsé une dynamique particulière qui se manifeste à l’écran».

Les deux réalisateurs s’étaient déjà fait connaître pour *THE ISLAND PRESIDENT*, qui évoquait l’urgence à agir contre le changement climatique menaçant d’engloutir les Maldives. Mais avec ce nouveau film, ils ne jouaient plus dans la même cour... et ils ont même été déçus par l’envergure du projet.

«Le premier opus était de toute évidence un tour de force», remarque Richard Berge. «Pour qu’un deuxième chapitre soit aussi réussi, le seul moyen consistait à trouver notre propre approche et, assez vite, on s’est rendu compte que le premier film n’avait pas abordé la manière dont Al et ses partisans nous ont sensibilisés aux avancées de cette bataille historique. On s’est également dit qu’on avait l’occasion de présenter au spectateur un phénomène le plus souvent méconnu du grand public : les coulisses de la vie d’un homme charismatique tentant de rallier des gens à l’une des causes les plus importantes de notre époque. On voulait que le film offre un point de vue inédit sur le parcours hors du commun d’Al : on voit qu’il va vite, on découvre ce qui se passe en coulisses et on constate tout ce qu’il a accompli et qui n’est le plus souvent pas relayé par les médias».

Berge poursuit : «En suivant Al à travers la planète, des phénomènes hallucinants se sont déroulés sous nos yeux. On l’a accompagné au Groenland, en Inde,

aux Philippines, à Paris et à travers les États-Unis, et on a été témoins d’une chaîne humaine extraordinaire qui se met en place à travers son action. Et puis, on a aussi vu Al dans des situations où il lâchait prise et où il était très drôle et spontané».

Bonni Cohen et Jon Shenk ont eu une réaction mitigée quand on leur a proposé de réaliser le film. S’ils trouvaient le projet extrêmement exaltant, ils avaient néanmoins une immense appréhension à l’idée de marcher sur les brisées de Davis Guggenheim. Pour autant, attachés à filmer la réalité immédiate, ils étaient conscients qu’ils avaient une occasion rare de relater des événements qui seront sans doute considérés comme décisifs par les générations futures.

Ils se sont alors mis en tête de suivre Al Gore dans ses déplacements, comme il ne l’avait jamais été auparavant.

«Quand on a rencontré Al et qu’on a appris tout ce qu’il faisait, on a senti qu’on pouvait vraiment se lancer», souligne Bonni Cohen. «On s’est rendu compte que personne n’avait filmé Al Gore en train de négocier, d’enseigner et de montrer l’exemple aux autres afin d’amplifier ce mouvement mondial».

Les deux réalisateurs ont également compris que le recul du temps leur donnait un certain avantage. Par exemple, ils n’avaient pas besoin de réexpliquer la problématique du dérèglement climatique comme l’avait fait *UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE*. À l’heure actuelle, on enseigne dès l’école primaire les risques du réchauffement climatique si bien que même les plus jeunes élèves savent que les gaz à effet de serre retiennent la chaleur prisonnière. On connaît bien les liens de causalité entre les émissions de gaz pro-

duites par l’activité humaine et la fonte des glaciers, les raz-de-marée, les tempêtes, les sécheresses et les inondations dévastatrices, et les mouvements migratoires de réfugiés en quête de lieux sûrs. D’ailleurs, plusieurs articles scientifiques récents faisant autorité estiment que les conséquences des gaz à effets de serre sur le dérèglement climatique se produisent sans doute plus rapidement et dans des proportions plus importantes que prévu au départ.

«C’est une aide formidable que nous ont apportée Participant et Davis Guggenheim car avant *UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE*, on parlait très peu du changement climatique et les gens ne savaient pas vraiment quoi en penser», ajoute Jon Shenk. «Nous bénéficions aujourd’hui de l’apport de ce film et d’autres qui ont été réalisés par la suite. Nous n’avons pas dû reprendre les explications scientifiques les plus essentielles puisque la plupart des gens les connaissent à présent. Du coup, on était libres de faire exactement le genre de film qu’on aime – un témoignage réaliste de ce mouvement auquel Al Gore est en train de donner une ampleur nouvelle».

D’emblée, les deux réalisateurs se sont demandés s’ils devaient aborder de manière frontale les réactions extrêmes que le premier opus avait déclenchées. En 2006, la machine de guerre des industries fossiles s’était en effet mobilisée contre *UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE*. Ce puissant lobby avait tenté de contester le propos scientifique du film – dont l’essentiel a depuis été corroboré – mais la plupart des attaques les plus virulentes visaient personnellement Al Gore.

Jon Shenk souligne que Al Gore était prêt à évoquer la charge terrible que le mouvement a dû affronter à

cette époque critique : «On a commencé à en parler à la manière de ROCKY II – où l'on voit ce type qui s'en est pris plein la tête et dont on espère qu'il va se relever et faire un comeback. C'est pour cela qu'on démarre le film par un montage d'extraits sonores où l'on entend ces attaques acharnées contre Al Gore, puis on montre tout le chemin parcouru depuis cette époque».

Richard Berge signale : «Tout le monde ne sait pas à quel point Al Gore a fait l'objet d'attaques d'une violence inouïe après le premier opus. Glenn Beck, par exemple, l'a même comparé à Joseph Goebbels. On s'est dit que le meilleur moyen d'en parler, c'était de faire un rappel de ce qu'il a subi dans les toutes premières minutes du film et puis de passer à autre chose. À l'heure actuelle, les climato-sceptiques ont un peu changé de stratégie. Les industries fossiles ne nient plus la réalité du phénomène : elles préfèrent mettre en question la capacité d'adaptation de l'économie aux changements rapides qui se produisent. De son côté, Al réplique, avec beaucoup de conviction, qu'en réalité on ne peut pas se permettre de ne pas s'adapter sur un plan économique. Ces changements sont en cours et il va être de plus en plus judicieux d'investir dans les énergies renouvelables».

Tout en se lançant dans la préparation du tournage, les deux réalisateurs ont souhaité pouvoir accompagner Al Gore dans son quotidien. Adeptes d'un style de tournage en prise directe avec la réalité, Bonni Cohen et Jon Shenk s'inspirent notamment des documentaristes Albert et David Maysles, D.A. Pennebaker et Frederick Wiseman. Grâce à une caméra saisissant au vol d'authentiques tranches de vie, des dialogues et des scènes du quotidien pris sur le vif – sans recours au moindre artifice –, le «cinéma direct» est à même de révéler la complexité des relations humaines avec la même efficacité et la même intensité que la fiction.

Autant dire que la perspective – exceptionnelle – de pouvoir filmer une figure comme l'ancien vice-président Al Gore avec un tel dispositif était exaltante... mais difficile à mettre en œuvre.

«Je ne pense pas qu'Al aurait donné son accord il y a dix ans», reconnaît Jon Shenk. «C'est vraiment parce que UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE l'a convaincu qu'un film pouvait toucher un public aussi vaste qu'il a choisi de se lancer dans cette nouvelle aventure. Il nous a fait partager son optimisme et nous lui en sommes reconnaissants. Mais étant donné les milieux où Al évolue, nous nous sommes heurtés à pas mal d'obstacles réels. Quand on tourne un documentaire ethnographique, on accepte de voir son plan de tournage totalement bouleversé – et cela s'est très souvent produit sur ce film !»

Au total, les deux réalisateurs ont tourné des images d'une extraordinaire diversité. On découvre ainsi l'ancien vice-président dans des moments saisis à la volée (Al Gore en train de retirer ses chaussettes trempées après avoir circulé dans un Miami inondé par la mer ou le même en train d'échapper aux bouchons parisiens en s'engouffrant dans une rame de métro bondée), dans des scènes témoignant de sa grande connaissance des médias (s'adressant à la journaliste Jenny Staletoich du Miami Herald, à Chris Hayes de MSNBC et à Vanessa Hauc de Telemundo), des arcanes de la politique (rencontrant en privé le procureur général de New York Eric Shneiderman, le secrétaire d'État John Kerry et la responsable de la Convention de l'ONU sur les changements climatiques Christiana Figueres) ou de sa profonde humanité (attentif aux témoignages bouleversants de rescapés d'un typhon à Tacloban, aux Philippines).

Bonni Cohen souligne que la bonne volonté de Al Gore ne suffisait pas toujours à se faufiler partout : «Al était toujours partant pour qu'on l'accompagne mais ça peut devenir compliqué quand on doit passer le barrage de la sécurité et qu'on se rend à des réunions avec d'autres personnes qui, elles, ne s'attendent pas à être filmées», analyse-t-elle. «Il fallait constamment négocier et on devait parfois justifier la présence de la caméra dans des situations où c'était réellement complexe. Mais je dois dire qu'Al comprenait la plupart du temps pourquoi il était aussi essentiel que la caméra le suive partout».

Tout au long du tournage, Al Gore est resté d'une grande sincérité, à la fois sur ses déconvenues et insatisfactions personnelles et sur ses motivations pour poursuivre le combat, alors même qu'il s'est heurté à d'innombrables obstacles ces dix dernières années.

«Il a fallu un peu de temps à Al pour qu'il s'habitue à la proximité et à l'omniprésence des caméras», note Richard Berge. «Mais cela en valait vraiment la peine car on a obtenu un point de vue résolument inédit. C'est une chose d'être interviewé pour les besoins d'un film – c'en est une autre d'être pisté par une caméra qui ne vous lâche pas d'une semelle. C'était une expérience entièrement nouvelle pour lui. Certains réagissent de manière épidermique à ce dispositif, mais Al n'est pas comme ça. Il a considéré, en un sens, que c'était son devoir de s'y prêter».

Diane Weyermann intervient : «La réussite du projet reposait en grande partie sur la confiance. Al était en général partant – et se montrait plus rarement réticent – mais Bonni et Jon n'étaient pas du genre à renoncer facilement et ont réussi à assister à des scènes qu'ils n'auraient jamais pu filmer s'ils n'avaient pas fait preuve d'une telle force de persuasion».

Les deux réalisateurs ont aussi l'avantage de se fondre dans le décor en cas de besoin. Al Gore reconnaît lui-même qu'il oubliait souvent la présence de la caméra. «Bonni et Jon sont deux remarquables documentaristes et observateurs», reprend Richard Berge. «En tant que chef-opérateur, Jon a un vrai regard mais il sait se faire oublier au moment où il le faut, si bien qu'on ne fait presque plus attention à lui. Bonni est une excellente intervieweuse et elle sait garder le cap, ce qui s'est révélé précieux dans les moments les plus imprévisibles. Le fait de travailler avec deux réalisateurs, au lieu d'un seul, a considérablement enrichi le film».

AL GORE, APRÈS LE TEMPS DE LA POLITIQUE

UNE SUITE QUI DÉRANGE : LE TEMPS DE L'ACTION s'interroge sur l'évolution d'Al Gore depuis 2006 et raconte comment l'homme a su se bâtir un nouvel avenir. Il est indéniable qu'il est marqué par un destin quasi shakespearien et par un sentiment d'inachevé. Mais il semble avoir rebondi pour endosser un rôle bien plus important – le parrain mondial du mouvement en faveur du climat.

Al Gore se définit lui-même comme «un homme politique en convalescence tâchant de ne pas rechuter», mais Bonni Cohen et Jon Shenk considèrent qu'il a quitté l'arène politique et qu'il se concentre désormais sur des perspectives concrètes et moralement défendables plutôt que sur des idées politiques opportunistes.

Jon Shenk signale : «Il semble que le fait qu'il ait longtemps frayé avec la politique politique l'ait incité à devenir plus efficace. D'une certaine façon, il était peut-être taillé pour ce genre de bataille à l'échelle mondiale. J'ai le sentiment qu'il y a chez lui un talent inné pour ce type de mission planétaire et qu'il n'était pas destiné à devenir président. En tout cas, il est certain qu'aucun autre vice-président n'a connu une telle carrière sur l'échiquier mondial. Il n'a pas encore donné la pleine mesure de la figure historique qu'il est appelé à devenir».

Al Gore est issu d'une famille qui s'est toujours consacrée à la vie publique. En effet, son père a été député du Tennessee, avant d'être élu sénateur, et sa mère est l'une des premières femmes diplômées en droit de la Vanderbilt Law School dans les années 30. Après avoir combattu au Viet-

nam et entamé une carrière de journaliste d'investigation, Al Gore est lui-même devenu député du Tennessee puis, à l'âge de 28 ans, sénateur. Onze ans plus tard, il a participé à sa première campagne présidentielle avant d'être nommé vice-président à l'âge de 44 ans : il occupera cette fonction pendant huit ans. Il s'intéresse aux dérèglements climatiques depuis toujours. Il découvre l'augmentation inquiétante de dioxyde de carbone sur les bancs de l'université et, en 1981, il organise la toute première audience publique sur le sujet devant le Congrès. En 1991, il publie «Urgence planète Terre – l'esprit humain face à la crise écologique», s'imposant comme le premier sénateur des États-Unis à se classer sur la liste des best-sellers du New York Times depuis John F. Kennedy.

Malgré tout, c'est lorsqu'il a quitté la politique qu'il est devenu un véritable exemple pour les autres et que sa trajectoire a marqué les esprits.

Diane Weyermann a été témoin de cette évolution. «L'époque où on tournait UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE était extrêmement douloureuse pour Al», se souvient-elle. «Il a toujours milité en faveur de l'environnement, mais il commençait tout juste à prendre conscience qu'il avait sans doute un rôle à jouer pour susciter un véritable changement à l'échelle planétaire. Depuis, il n'a fait que gagner en dynamisme, en engagement et en détermination. Son énergie est contagieuse. Et il faut bien avouer qu'il n'est pas obligé de faire tout ça et certainement pas dans les proportions où il le fait. Il pourrait se contenter de prendre du bon temps dans sa magnifique ferme du Tennessee. Mais son

désir de se mettre au service des autres est profondément ancré en lui et dès qu'il a décidé de prendre ce problème à bras-le-corps, son engagement n'a fait que croître. Il me fait penser à une sorte d'agent secret œuvrant dans l'ombre pour que se réalisent des initiatives concrètes».

Il existe peu d'hommes qui, comme Al Gore, ont connu un tel parcours après s'être retirés de la vie politique. D'autres que lui se sont engagés dans de grandes causes, cherchant à lutter contre des pandémies, à résoudre des conflits internationaux et des questions liées aux droits de l'homme après la fin de leur mandat. Mais personne n'a quitté la scène politique pour prendre la tête d'un mouvement mondial apolitique.

«J'aurais bien du mal à imaginer un personnage de cinéma plus fort qu'Al», estime Jon Shenk. «C'est un être totalement à part. Il a été victime d'une étrange anomalie du système politique américain, alors qu'il aurait dû gagner la présidentielle, il a ensuite dû se remettre en question et repenser sa vie et son avenir. Il a été élevé dans l'idée que la politique pouvait améliorer le sort des gens, et cela a été sa vocation, mais il a dû imaginer le deuxième acte de son parcours».

Il poursuit : «C'est vraiment fascinant de voir ce qu'Al est devenu dix ans plus tard. Il sert peut-être davantage d'exemple aujourd'hui qu'il n'aurait pu le faire s'il était devenu président. C'est poignant de l'entendre en parler dans le film : il raconte qu'il avait autrefois un projet de vie précis mais que la vie en a décidé autrement. C'est l'un des thèmes sous-jacents du film : on ne sait pas ce que la

“Si les prochaines générations vivent dans un monde secoué par des inondations, des tempêtes, des raz-de-marée, des sécheresses et des vagues de millions de réfugiés climatiques tentant de se mettre à l’abri – et déstabilisant l’équilibre planétaire –, elles seront en droit de nous poser la question : ‘Mais où aviez-vous donc la tête ?’”

Al Gore

vie nous réserve, mais on peut décider d’en faire quelque chose qui a du sens».

Dans UNE SUITE QUI DÉRANGE : LE TEMPS DE L’ACTION, on voit bien que Gore ne tient compte ni des lignes de démarcation partisans, ni des frontières, car la crise climatique ne fait de distinction ni entre les unes, ni entre les autres.

Au cours d’une séquence marquante, l’ancien vice-président est accueilli par le maire républicain Dale Ross de Georgetown (Texas) qui, tout en étant l’une des villes les plus conservatrices d’un État qui l’est tout autant, est devenue la première commune du Texas à se convertir à l’électricité 100% renouvelable. Bien qu’il soit idéologiquement très différent de Al Gore, Dale Ross est particulièrement fier d’avoir assuré cette transition pour sa ville. Sa rencontre détendue avec Al Gore nous rappelle qu’on peut espérer une coopération transpartisanne autour de cette menace existentielle qui nous concerne tous.

«N’est-ce pas tout bonnement logique ?», s’interroge le maire. «Moins on rejette de polluants dans l’air, mieux c’est. C’est du bon sens. On n’a pas besoin de faire appel à des scientifiques pour en débattre».

Bonni Cohen précise : «On a adoré leurs rapports qui offrent un formidable exemple d’une collaboration possible entre des gens aux antipodes les uns des autres. Ce qui, à mon avis, séduit les gens chez Al, c’est son charisme à l’ancienne : c’est un mélange d’humour, de charme et de rectitude morale. Il ne s’est pas fait connaître grâce à la télévision ou en faisant la Une de la presse people.

Ce qui lui plaît, c’est d’avoir les mains dans le cambouis et de travailler dur et, pour beaucoup, il est emblématique d’une époque où l’engagement politique permettait de mobiliser les gens autour des plus grands défis auxquels l’homme doit faire face».

Gore continue encore aujourd’hui de consulter régulièrement des scientifiques à la pointe de la recherche en climatologie. Dans UNE SUITE QUI DÉRANGE : LE TEMPS DE L’ACTION, on l’accompagne dans les paysages à la fois spectaculaires et inquiétants de Swiss Camp, au Groenland, où le Cooperative Institute for Research in the Environmental Sciences a installé un centre de recherches depuis 1990 pour surveiller le mouvement des calottes glaciaires. C’est là que Al Gore apprend du docteur Konrad Steffen que le centre s’est lui-même affaissé plusieurs fois au cours des dix dernières années parce que la glace sur laquelle il repose fond très rapidement. Ces scientifiques figurent parmi les rares à observer des mutations profondes et rapides et c’est la raison pour laquelle Al Gore s’est autoproclamé le porte-parole de leur message au reste du monde.

Al Gore continue également d’animer ces conférences ponctuées d’humour et de révélations percutantes dont il a le secret à un rythme de trois fois par semaine. Par ailleurs, il forme régulièrement d’autres que lui pour relayer son message à travers leurs propres conférences. Peu après la sortie d’UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE, Gore a organisé sa première séance de formation pour ce qu’il a appelé le Climate Reality Leaders Corps à Carthage dans le Tennessee. Ce programme pé-

dagogique concerne désormais plus de 10 000 hommes et femmes d’origines et de convictions différentes, issus de 135 pays : on découvre Al Gore animer des séances de formation à Miami, Houston, Pékin et Manille.

Richard Berge relate : «C’est extraordinaire d’observer Al faire son discours qu’il considère comme une matière vivante et mouvante, et qu’il modifie et réécrit un quart d’heure avant d’entrer en scène afin d’y apporter les toutes dernières informations à sa disposition. Chaque fois qu’il s’exprime, son propos semble pertinent et actuel. On l’a vu tenir ce genre de discours à de multiples reprises au cours du tournage et, contrairement à ce qu’on pourrait craindre, chacun d’entre eux s’est avéré fascinant».

LE CHANGEMENT CLIMATIQUE AUJOURD'HUI

La situation de la crise climatique mondiale, début 2017, incite à la fois à l'optimisme et au pessimisme. Mais le plus frappant est que les initiatives réussies battent en brèche les idées reçues selon lesquelles on ne peut rien faire et que l'économie n'est pas assez dynamique pour supporter les actions concrètes destinées à réduire le réchauffement climatique mondial. Bien au contraire, les impératifs économiques se conjuguent désormais à la pression populaire et politique pour encourager largement les technologies énergétiques propres qui échouaient autrefois, faute d'un soutien actif.

Jon Shenk intervient : «UNE SUITE QUI DÉRANGE : LE TEMPS DE L'ACTION explique qu'on est sans doute plus près de la catastrophe qu'on ne le pense, mais le film montre également qu'il y a bien plus d'actions concrètes mises en œuvre au quotidien que ne s'en aperçoivent la plupart des gens. Je crois que le message qu'Al réussit si bien à faire passer, c'est qu'on est à l'heure actuelle face à un choix : on peut soit affronter le problème de manière rationnelle et vigilante, soit on n'aura plus que nos yeux pour pleurer quand on ira dans le mur – et c'est ce qui se passera. La première option est évidemment la meilleure et c'est le message que reçoivent tous ceux qui sont convaincus par le discours d'Al».

Face aux dangers de plus en plus imminents – dont beaucoup ont été médiatisés pour la première fois grâce à UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE –, ce sont l'écosystème de la planète et le bien-être de l'humanité qui sont en jeu.

Les températures sont en constante augmentation – 2016 a été l'année la plus chaude depuis le début des relevés de températures, marquant le troisième record annuel d'affilée de chaleur. Les phénomènes climatiques extrêmes sont devenus la règle plutôt que l'exception. Les périodes de canicules se produisent désormais à intervalles réguliers : leur fréquence a augmenté de 150% en trente ans. Ces phénomènes s'accompagnent de sécheresses dévastatrices pour les récoltes et d'incendies féroces dans les régions les plus vulnérables. La température des océans augmente également – étant donné que l'excès de chaleur généré par l'activité humaine, à travers l'effet de serre, est absorbé à 93% par l'océan – et l'eau s'évapore des océans pour se déverser sur la terre via les fleuves. Résultat : des pluies torrentielles cataclysmiques et des inondations record. Les tempêtes tropicales et les ouragans ont provoqué des catastrophes en chaîne et entraîné des victimes et des dégâts matériels considérables, aux États-Unis et dans le reste du monde.

La quasi totalité des grands glaciers de la planète continuent à fondre et l'océan glacial arctique se réduit rapidement – en novembre 2016, on a observé un recul record de la banquise en Arctique et en Antarctique, tandis que le Groenland perd en moyenne plus de 250 milliards de tonnes de glace par an. L'accélération de ce mouvement a frappé même ceux qui étudient les interactions complexes entre glaciers, océans et atmosphère. Il n'y aura peut-être bientôt plus de glace en été dans la zone arctique, selon le Na-

tional Snow and Ice Data Center. Tandis que la fonte spectaculaire des glaciers fait remonter le niveau des mers dans le monde entier, les millions d'habitants qui vivent dans des régions de basse altitude sont exposés à des inondations irréversibles. S'il est impossible de prévoir avec une précision scientifique la vitesse de cette remontée, d'éminents chercheurs estiment que, selon les observations des tendances récentes, le niveau des mers pourrait monter de deux mètres au cours de ce siècle dans certaines régions du monde. La carte planétaire serait alors redessinée dans des proportions inimaginables, provoquant l'exode de centaines de millions de réfugiés climatiques.

Le taux de CO2 dans l'air a dépassé le seuil critique de 400 ppm en mars 2015 – pour retrouver un tel niveau de gaz carbonique, il faut remonter à une époque antérieure à l'apparition de l'homme sur la Terre. Les chercheurs estiment qu'il faut faire redescendre le taux de CO2 au-dessous de 350 ppm pour éviter les conséquences les plus extrêmes de la crise climatique. Et pourtant, encore en 2016, 81% de la production énergétique mondiale provient de combustibles fossiles.

D'innombrables crises internationales sont aujourd'hui scientifiquement liées au changement climatique, y compris la destruction de la biodiversité mondiale – on estime qu'environ un quart de toutes les espèces terrestres pourraient être en voie d'extinction d'ici 2050 en raison de la diminution de leur habitat naturel. Parmi les espèces incapables de s'adapter à

“Les gens ont soif d’informations sur les événements en cours, les raisons pour lesquelles ils se produisent et quelles solutions on peut apporter”.

Al Gore

temps aux changements de température, la diversité génétique est menacée. La contraction des espaces naturels est non seulement préjudiciable à la beauté des sites mais aussi aux équilibres biologiques. La propagation rapide des pandémies, de la dengue au virus Zika, est attribuée à des microorganismes infectieux – et aux moustiques et autres «vecteurs» qui les véhiculent – qui pullulent désormais dans les régions de haute latitude. Parmi les répercussions notables sur la santé de l’homme, citons la malnutrition liée aux mauvaises récoltes et une augmentation des maladies respiratoires dues à la pollution de l’air.

Le coût économique des dérèglements climatiques ne cesse de croître – cette année, le Forum économique mondial de Davos a qualifié la crise climatique de plus grande menace pesant sur l’économie mondiale. En 2015, l’ONU a estimé que les ravages liés aux désordres climatiques avaient chassé 15 millions de personnes de chez elles, aggravant considérablement la crise des réfugiés. À leur tour, ces vagues migratoires pèsent sur les équilibres économique et politique et déstabilisent l’Europe. Le conflit syrien, qui a déplacé des millions d’êtres humains, coûté des milliards de dollars et ouvert les portes de l’enfer, a succédé immédiatement à la pire sécheresse de la région depuis 900 ans, qui a détruit 60% des fermes et tué 80% du bétail syriens. À l’époque, 1,5 million de réfugiés climatiques ont fui vers les villes, atterrissant les flammes d’une guerre civile.

Les images quasi bibliques de l’impact des dérèglements climatiques font désormais la Une des journaux et Al Gore les traque quotidiennement. Il a été particulièrement ému par les images – dont plusieurs figurent dans le film – d’une femme en train de tomber sur une route d’Inde dont le macadam avait fondu, d’habitants de Louisiane qui ont failli être noyés dans leur voiture et qui ont été sauvés in extremis, de gigantesques banquises en train de s’effondrer et de provoquer des tempêtes de neige sous l’influence d’un pic de température au Groenland, de poissons venus de l’océan frayant dans les rues de Floride, et de «bombes de pluie» dignes d’un film de science-fiction s’abattant sur l’Arizona.

Et pourtant, aucun de ces phénomènes n’a ébranlé le moins du monde les convictions de Al Gore, ni altéré son optimisme. Une telle attitude tient en partie à son caractère : il a toujours eu foi dans les capacités de l’être humain et a bâti toute sa vie sur ces idéaux et ces valeurs.

Mais son optimisme s’explique aussi par des faits concrets. Des initiatives en matière de développement durable ont d’ores et déjà obtenu des résultats tangibles et stabilisé les émissions de gaz liées à l’activité humaine. Al Gore remarque que même si les groupes industriels puissants, les lobbys et les forces politiques érigent des obstacles à la lutte contre la crise climatique, leur pouvoir n’est pas illimité. L’opinion publique et la sphère économique exercent une pression de plus en plus forte qui produit

des résultats concrets. Le combat contre les dérèglements climatiques est toujours engagé dans une course contre la montre...

Voici quelques exemples de réussites en matière de résolution de la crise climatique qui reviennent en partie à Al Gore :

Pour la première fois, des villes ont atteint l’objectif d’utiliser 100% d’électricité renouvelable, comme Rockport (Missouri), Greensburg (Kansas), Burlington (Vermont), Aspen (Colorado), Columbia (Maryland) et Kodiak Island (Alaska).

Bien d’autres communes se rapprochent rapidement de cet objectif. Plusieurs pays européens ont connu des journées où leurs besoins en électricité étaient couverts à 100% par des énergies renouvelables (éolienne et solaire pour l’essentiel). Plus d’un tiers de l’électricité allemande est fourni par des énergies renouvelables. Dans de nombreuses régions du monde, il est désormais moins cher de produire de l’électricité grâce à l’éolien et au solaire qu’avec des combustibles fossiles.

Les investissements mondiaux dans la production d’électricité renouvelable dépassent à présent les énergies fossiles. Les investissements en constante augmentation dans le solaire et l’éolien, les batteries intelligentes et les véhicules électriques diminuent rapidement la dépendance aux énergies fossiles et promettent de nouvelles avancées extraordinaires. Les marchés se détournent de plus en plus des énergies fossiles et les fournisseurs d’électricité envisagent à l’heure

actuelle un avenir peu dépendant des énergies carbonées et rentable économiquement. Si l'économie n'est pas à même de résoudre à elle seule la crise climatique, les tendances actuelles sont claires : l'avenir appartient aux énergies renouvelables.

Le solaire et l'éolien ont dépassé toutes les attentes et croissent à un rythme exponentiel.

En 2000, on estimait que d'ici 2010, les pays du globe pourraient mettre en place un parc éolien d'une capacité de 30 gigawatts : en 2015, le parc était 14 fois plus important. Le solaire a surpassé davantage encore les prévisions : on estimait qu'on pourrait atteindre le gigawatt d'énergie solaire installée par habitant d'ici 2010. Or, en 2016 le parc était, selon les observateurs, 70 fois plus important. Parallèlement, le coût des cellules photovoltaïques a baissé de 85% au cours des dix dernières années. Dans un nombre croissant de régions, l'énergie solaire a atteint la parité réseau, autrement dit le moment à partir duquel le coût de l'électricité photovoltaïque devient compétitif par rapport au prix de vente de l'électricité conventionnelle produite à partir d'énergies fossiles. Par exemple, le Chili est passé de 11 mégawatts d'énergie solaire en 2013 à 400 mégawatts en 2014, 850 mégawatts en 2015 et est aujourd'hui en passe de produire 13,3 gigawatts d'énergie solaire supplémentaire. De son côté, aux États-Unis, les indicateurs montrent clairement que la demande en solaire et en éolien est en hausse. Ce sont les entraves à ces nouvelles énergies qui limitent leur croissance.

Ce sont les pays en développement qui connaissent la plus forte croissance des énergies renouvelables.

Les pays qui, à l'heure actuelle, sont dépourvus de réseaux électriques et d'industries d'énergies fossiles en ont profité pour passer directement aux technologies durables, comme le solaire et l'éolien – tout comme ces mêmes pays ont rapidement adopté le téléphone portable sans avoir préalablement mis en place un réseau téléphonique fixe. Même si une coopération à l'échelle planétaire sera nécessaire pour y parvenir, il s'agit d'une opportunité formidable pour certains pays de créer de nouveaux modèles économiques qui contournent des méthodes dépassées et réduisent drastiquement les émissions de gaz à effet de serre – tout en favorisant le développement économique.

Le Deep Space Climate Observatory (DSCOVR), lancé en 2015, est appelé à fournir des informations inédites sur le climat.

Ce lancement concrétise un rêve pour Al Gore qui, en 1998, souhaitait mettre en place un satellite capable de suivre en temps réel les mutations de la Terre. Il fournira une image actualisée de la «bille bleue» – notre planète – , nous alertera sur les éruptions solaires et fournira des informations qui permettront d'établir des modèles sur les changements climatiques beaucoup plus précis et d'améliorer notre compréhension de l'équilibre énergétique de la Terre.

L'Accord de Paris sur le climat de 2015, qui a mis des décennies à être conclu, est l'une des grandes réussites internationales de notre époque.

En vertu de cet accord historique, 195 pays – soit la plupart des nations du globe – se sont engagés à réduire rapidement les émissions de gaz à effet de serre. L'accord prévoit de contenir le réchauffement climatique en-dessous de 2°C par rapport aux niveaux préindustriels et si possible de viser à poursuivre les efforts pour limiter la hausse des températures à 1,5°C ; de préserver les écosystèmes comme les forêts et les sols qui sont autant de «puits de carbone», d'augmenter les fonds en faveur des programmes d'adaptation aux énergies renouvelables et d'encourager les pays développés à venir en aide aux États les plus vulnérables pour qu'ils puissent surmonter les ravages occasionnés par le changement climatique.

DE L'INDE À PARIS

Tandis que la production s'apprêtait à tourner UNE SUITE QUI DÉRANGE : LE TEMPS DE L'ACTION, Al Gore se préparait à un événement qu'il attendait depuis très longtemps : l'accord international le plus contraignant sur le climat jamais signé. La quasi totalité des nations du globe se sont ainsi engagées à contenir le réchauffement climatique en-dessous de 2°C par rapport aux niveaux préindustriels, seuil que la plupart des chefs d'État considèrent comme l'objectif le plus réaliste. (Si une augmentation de moins de 2°C peut entraîner des conséquences mondiales considérables, tout franchissement de ce cap reviendrait à atteindre un niveau critique dont l'impact pourrait être catastrophique pour l'humanité et la civilisation actuelle.)

Bien avant l'époque d'UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE, les plus optimistes envisageaient la mise en place d'un traité mondial visant à protéger la Terre contre l'impact de plus en plus palpable des gaz à effets de serre. En 1992, les États-Unis et 196 autres pays ont signé la Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques - la première du genre à contraindre les États à tenter de limiter les interventions de l'homme sur le climat - même si elle manquait de précision. En 1997, 192 pays ont ratifié le Protocole de Kyoto visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre pour atteindre des seuils précis, mais les États-Unis n'ont pas signé l'accord. En 2009, le Sommet de Copenhague sur le changement climatique s'est soldé par un échec.

Al Gore a assisté à chacun de ces sommets mais comme il le dit dans le film, «le monde tentait

désespérément de se reprendre en main» - et même s'il n'a jamais baissé les bras, il a bien dû accepter son impuissance à faire bouger les lignes, tout en étant absolument convaincu que la situation finirait par évoluer.

En 2016, cependant, ce qui était jusque-là une utopie s'est concrétisé quand l'accord historique négocié fin 2015 a été officiellement ratifié. Les discussions se sont déroulées à Paris dans le cadre de la COP 21, plus importante réunion de chefs d'États depuis 1948. Les représentants de l'ensemble des nations du globe se sont rendus sur place pour arracher un accord mondial sur le climat, quitte à négocier jusqu'à une heure avancée de la nuit et à provoquer des réunions d'urgence. La nouvelle responsable de la Convention de l'ONU sur les changements climatiques Christiana Figueres, diplomate costaricienne dynamique qui avait participé aux premières formations d'Al Gore, était résolue à obtenir un accord et à prouver que le monde était prêt à passer aux choses sérieuses !

Aucun participant à la conférence ne se doutait de ce qui allait se passer, et encore moins les réalisateurs. Personne n'aurait pu prévoir que les négociations allaient générer une telle tension, ni que Paris allait subir de terribles attentats deux semaines plus tôt, ni même que Al Gore allait jouer un rôle inattendu dans les tractations de dernière minute permettant d'obtenir un accord.

Avant la conférence, Al Gore a eu la bonne idée de se rendre à New Delhi où il a rencontré Piyush Goyal, ministre de l'Énergie, et Prakash Javadekar,

ministre de l'Environnement. Son objectif était de convaincre l'Inde de s'engager aux côtés d'autres grands pays à réduire les émissions de carbone, notamment en promouvant le coût compétitif de l'énergie solaire.

L'Inde est le troisième émetteur mondial de CO2 (derrière la Chine et les États-Unis) si bien qu'on ne saurait mettre en place un dispositif de résolution de la crise climatique sans elle. Mais l'Inde est aussi face à un dilemme. Son développement fulgurant et sa forte croissance économique des dernières décennies ont largement été alimentés par le charbon qui fournit 65% des besoins en énergie du pays. Pour autant, sur une population d'1,25 milliard d'habitants, 300 millions n'ont pas encore accès à l'électricité.

Pour ces millions d'Indiens, l'espoir d'un avenir meilleur repose sur la croissance économique et la création d'emplois susceptibles d'améliorer les conditions de vie. Par conséquent, dès lors qu'il s'agit de réduire les émissions de carbone, de nombreux hommes politiques du pays estiment qu'il y a là une profonde inégalité. Après tout, les États-Unis ont construit leurs gratte-ciels scintillants et leur prospérité économique grâce aux énergies fossiles. Pourquoi l'Inde et d'autres nations comparables ne pourraient-elle en faire autant ?

Comme Piyush Goyal l'explique à Al Gore : «J'investirai dans le solaire dans 150 ans, une fois qu'on aura épuisé nos réserves en charbon. Une fois qu'on aura créé des emplois pour la population. Une fois qu'on aura créé des infrastructures».

“Ce sont les plus pauvres qui souffrent des pires atteintes à l’environnement”

Le pape François

Al Gore connaît – et respecte – l’argumentation de la responsabilité du changement climatique incombant historiquement aux grandes nations industrielles, d’un plus grand besoin d’équité et de la nécessaire prise en considération des centaines de millions de gens dans le monde qui vivent bien au-dessous du seuil de pauvreté. Mais il sait également que, si injuste que ce soit, l’Inde devra faire face aux conséquences ravageuses du changement climatique et qu’elle ne dispose pas des mêmes ressources que les pays riches pour en limiter l’impact. Si on ne peut changer le passé, l’ancien vice-président estime que les pays en développement – comme l’Inde – ont la possibilité de mettre en place des énergies renouvelables plus rapidement que ceux où les industries fossiles et les institutions qui les soutiennent sont établies et politiquement influentes.

Al Gore évoque l’exemple du téléphone portable, adopté à une vitesse vertigineuse par des pays incapables par ailleurs de permettre à leur population, vivant dans des zones enclavées, d’accéder au téléphone fixe. Il rappelle aussi que le Bangladesh est à la fois l’un des pays les plus pauvres au monde et l’un des marchés où l’énergie solaire se développe le plus rapidement. Dans certaines régions rurales, il n’est pas rare de voir des mini-panneaux solaires de dernière technologie installés sur des toits de chaume de modestes cahutttes. Des millions de Bangladais qui n’avaient jamais pu être raccordés au réseau électrique très limité du pays y ont désormais accès grâce au solaire.

Al Gore est convaincu que des pays comme l’Inde peuvent aller plus loin encore si d’autres nations sont prêtes à les aider. Mais il est aussi conscient qu’il devra mener un combat acharné dans les deux camps pour atteindre cet objectif.

«Les rencontres avec les ministres indiens ont été assez tendues mais ce qui était positif pour le film, c’est que les personnes en présence ont totalement oublié la présence de la caméra», indique Richard Berge. «Cela en dit long sur la capacité de Bonni et Jon à tourner sans susciter l’attention de qui que ce soit».

Une tension qui n’allait faire que s’amplifier au cours de la conférence de Paris

CINÉMA VÉRITÉ ET CHANGEMENT CLIMATIQUE

“J’essaie d’être à la hauteur des événements et de regarder la réalité en face. Chacun d’entre nous, à sa façon, a l’obligation – et la faculté – de distinguer ce qui est susceptible d’être juste de ce qui ne l’est pas... Il ne s’agit pas d’arrogance mais d’un sentiment que, à mon sens, tout le monde partage. Je travaille dans ce domaine depuis suffisamment longtemps pour sentir au plus profond de moi ce qui est juste. Je me sens sûr de moi”.

Al Gore

Quelle que soit la portée majeure d’UNE SUITE QUI DÉRANGE : LE TEMPS DE L’ACTION dans l’histoire de la crise climatique, Bonni Cohen et Jon Shenk souhaitaient également réaliser une authentique œuvre cinématographique. Conscients qu’ils avaient l’occasion unique d’accompagner Al Gore dans ses moindres déplacements, ils souhaitaient plonger le spectateur dans l’antichambre des décideurs que la plupart des gens ne verront jamais de près. Le film est construit comme une expérience au plus près de la réalité du terrain mais on en retiendra surtout qu’on assiste à une séquence susceptible de redéfinir l’avenir.

«Personnellement, ce que je préfère dans ce film, ce sont ces moments pris sur le vif, totalement inat-

tendus», indique Jon Shenk. «Je pense au chemin parcouru par Al – que personne ne connaissait – quand il s’est rendu en Inde avant de débarquer à Paris, d’être plongé dans le chaos des attentats puis de participer à la conférence de la COP21 pour se retrouver de nouveau face aux Indiens. Il est rarissime de pouvoir observer un combattant des temps modernes aller au front, armé de ses connaissances et de ses compétences, et en ressortir vivant ! C’est ce à quoi nous avons assisté en tournant ce film. C’est extraordinaire d’avoir pu en être témoin en temps réel».

Pour les réalisateurs, il y avait deux étapes d’égale importance dans le film : le tournage, qui nécessitait une attention particulière aux moindres événements, et le montage au cours duquel les cinéastes ont associé d’innombrables images à un fil conducteur d’ordre émotionnel permettant de voir Al Gore passer de la frustration à la passion. Pour coller à la trajectoire en perpétuel mouvement d’Al Gore, Bonni Cohen et Jon Shenk ont décidé de tenter une expérience inédite : débiter le montage pendant le tournage. Par conséquent, quand ils ne tournaient pas, ils montaient, et vice-versa.

«Ce parti-pris a rendu le montage aussi efficace que possible sur un projet de cette envergure, mais surtout, on a réussi à tenir compte au tournage de ce qu’on observait au montage quotidiennement», signale Jon Shenk. «Pour nous, c’était un moyen très intéressant, sur un plan artistique, de donner forme au film au moment même où on le tournait».

C’est pendant le montage que les réalisateurs se sont demandé s’ils allaient intégrer au film des images des conférences publiques d’Al Gore (très présentes

dans UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE). «On ne voulait pas que les discours d’Al soient au cœur de ce film», explique Bonni Cohen. «Mais on s’est dit qu’on pouvait s’en servir comme une sorte de point de repère. En l’accompagnant aux quatre coins du monde, son discours nous permet de revenir constamment aux bouleversements actuels subis par le climat. On le voit batailler avec d’innombrables interlocuteurs pour obtenir des résultats concrets. On comprend dès lors comment les connaissances théoriques et l’action font bon ménage».

L’évocation du quotidien de Al Gore a constitué un nouveau défi au moment du montage car il s’agissait d’en restituer le rythme frénétique : on le voit emmitoufflé dans un épais manteau en train de discuter de l’état de la banquise avec des glaciologues, puis l’instant d’après en train de faire des recherches à l’arrière d’une voiture, avant d’entamer une nouvelle discussion et d’enfiler sa cravate, seul, dans sa chambre d’hôtel et de rencontrer les chefs d’État de la planète à Paris. «C’est l’histoire de sa vie», souligne Diane Weyermann, «et c’est ce qu’on découvre dans le film».

Pour dynamiser ces séquences, les réalisateurs ont collaboré avec les monteurs Don Bernier et Colin Nusbaum. Bernier, qui avait travaillé avec Bonni Cohen et Jon Shenk sur AUDRIE & DAISY, a remporté un Emmy du meilleur montage pour le documentaire THE BOTANY OF DESIRE d’après le best-seller de Michael Pollan, et été plébiscité pour le documentaire sur la maladie d’Alzheimer THE GENIUS OF MARIAN. Nusbaum a tourné et monté THE SHEIK & I et a récemment assuré le montage de TO THE EDGE OF THE SKY, autour de parents affrontant la Food and

Drug Administration pour autoriser la mise sur le marché de nouveaux médicaments contre la dystrophie musculaire.

«Le montage a beaucoup nourri le film d'un point de vue artistique», rapporte Bonni Cohen. «Et nous avons ensuite travaillé avec une formidable équipe pour finaliser le film, comme le compositeur Jeff Beal [HOUSE OF CARDS, BLACKFISH] et Scott Grossman qui a signé l'animation et le graphisme. Grâce à eux tous, le film a pu évoluer comme un scénario de fiction plutôt qu'un documentaire».

Tout au long d'un tournage souvent improvisé, l'équipe s'est constamment sentie soutenue par Participant et notamment Diane Weyermann. «La collaboration avec Diane a été formidable et on a vraiment eu de la chance de l'avoir à nos côtés», analyse Jon Shenk. «Elle a un état d'esprit qui correspond parfaitement au cinéma et elle aime autant ce métier que la vie ! En outre, elle a su nous faire confiance quand c'était nécessaire, elle a su nous protéger en cas de besoin et monter au créneau pour nous quand il le fallait».

«Ce qu'on a obtenu en travaillant avec Participant, ce sont de formidables moyens que la plupart des documentaristes n'obtiennent pas», ajoute Richard Berge. «C'est vraiment galvanisant de savoir qu'autant de personnes de la même société collaborent ensemble pour faire le meilleur film possible».

Vers la fin de la postproduction, un autre événement majeur a bouleversé le contexte du film : l'élection de Donald J. Trump à la présidence des États-Unis. Ce dernier avait qualifié le changement climatique d'anecdotique pendant la campagne et laissé entendre qu'il ne respecterait sans doute pas la ratifi-

cation de l'accord de Paris par son pays, mais il n'a pas encore exprimé sa position officielle sur le sujet. Le 5 décembre 2016, Al Gore a rencontré le président-élu Donald Trump pour évoquer les dérèglements climatiques, remarquant au passage qu'il n'avait pas l'intention de relâcher ses efforts avec lui, sans pour autant pouvoir préjuger du résultat.

«On s'est beaucoup entretenu avec Al après l'élection et on s'est rendu compte que rien n'avait changé pour lui», remarque Bonni Cohen. «Il reste un éternel optimiste et il continue à aller de l'avant quels que soient les obstacles qui se dressent sur sa route. Il est toujours aussi convaincu que la seule posture rationnelle à adopter d'un point de vue économique consiste à s'engager en faveur des technologies durables et que le mouvement est en marche partout dans le monde, quels que soient les changements politiques à la tête des États».

Tout comme Al Gore, Jeff Skoll considère que l'élection renforce davantage la nécessité d'aller de l'avant avec dynamisme, optimisme et détermination. «Les changements à la tête du gouvernement auront de toute évidence un impact sur notre capacité à mettre en œuvre une révolution en faveur des énergies propres», reconnaît Jeff Skoll. «Mais malgré la rhétorique et les décisions décourageantes des hommes politiques américains ces derniers temps, personne ne pourra stopper la transition vers une économie reposant sur une énergie propre».

«L'économie s'est aussi adaptée à ces nouveaux enjeux», observe-t-il. «Quelle que soit notre appartenance politique, il est frappant de constater à quel point la perspective d'une énergie propre, sûre, bon

marché, et renouvelable est facteur d'unité. L'an dernier, le secteur de l'énergie solaire a employé plus de gens que l'ensemble des secteurs énergétiques traditionnels - charbon, pétrole et gaz - réunis. Je reste raisonnablement optimiste sur l'avenir de nos énergies propres car il s'agit d'une activité rentable, et quand une activité est économiquement rentable, elle est rapidement entérinée par le système. Dans le même temps, nous devons rester vigilants, prendre des mesures adaptées et dialoguer avec des gens de tous milieux sur cette question. Nous devons poursuivre le combat en gardant à l'esprit que l'avenir de la Terre en dépend».

S'il existe une image forte qui peut résumer la place de Al Gore dans le monde en 2017, c'est Bonni Cohen qui la connaît.

«Je me souviens du jour où on tournait sur le glacier Russell au Groenland», dit-elle. «Il n'y avait qu'Al et nous et on s'est avancé jusqu'au bord de ce fleuve arctique au fort courant. Je revois Al, immobile un court instant, pendant qu'il observait le spectacle - la glace qui se fendait et le fleuve qui se jetait dans l'océan - et il nous a alors dit qu'il avait remarqué que la fonte était plus importante encore que la fois précédente où il était venu sur place. La stupeur se lisait sur son visage, comme s'il découvrait ce spectacle pour la première fois, et la stupeur a ensuite cédé la place à de la détermination. Il y avait beaucoup de force qui se dégageait de l'image de cet homme, seul, face à ce gigantesque glacier. Et la beauté de cet instant vient du fait qu'il n'avait pas l'air effrayé mais déterminé».

ENTRETIEN AVEC AL GORE

Avez-vous été surpris, il y a dix ans, par l'accueil extraordinaire d'UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE ? Et avez-vous eu le sentiment que cet accueil ouvrait de nouveaux horizons ?

J'ai été plus que surpris ! J'ai même été sidéré – dans le bon sens du terme – par la réaction du public à UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE. Je connais tellement peu le cinéma que je dois bien reconnaître que je n'étais même pas sûr que ce soit une bonne idée de faire un film à partir de mon diaporama. Et pourtant, grâce au talent de Davis Guggenheim et de toute son équipe, sans parler de Participant qui nous a soutenus tout au long du tournage, le film est à la fois captivant et convaincant – et bien plus que je n'aurais pu l'imaginer.

Ce n'est pas à moi de me prononcer sur la portée historique du film, mais ce que je peux dire d'après les réactions qui sont revenues à mes oreilles, c'est qu'il a considérablement marqué un grand nombre de gens sur la planète. Je peux aussi vous dire que je voyage aux quatre coins du monde pour tenter d'informer les populations sur les solutions rentables pour sortir de la crise climatique. Et je continue à avoir des nouvelles de gens, presque tous les jours, qui me confient qu'UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE a largement contribué à les convaincre de s'engager dans cette cause.

Dix ans se sont écoulés. Quels sont, selon vous, les changements majeurs qui sont intervenus au cours de la dernière décennie pour tenter de résoudre la crise climatique ?

À l'heure actuelle, l'accumulation de polluants dans l'atmosphère a atteint de tels niveaux que

les conséquences – notamment les épisodes météorologiques extrêmes – sont palpables partout dans le monde. Autant dire que le consensus pour tenter de résoudre la crise est très large.

L'accord de Paris de décembre 2015 a constitué un vrai tournant. Ses dispositions, aussi importantes soient-elles, ne sont évidemment pas suffisantes. Mais l'accord a jeté les bases d'un tout nouveau dispositif mondial : il permettra d'adopter des mesures qui empêcheront les dérèglements climatiques d'atteindre un point de non-retour et nous engageront sur la voie d'un redressement qui prendra du temps... Dans le même temps, ces mesures créeront des dizaines, voire des centaines, de millions de nouveaux emplois grâce à la mise en place d'une économie mondiale durable fondée sur les énergies renouvelables, une efficacité accrue en matière énergétique, une agriculture respectueuse de l'environnement, une exploitation responsable des forêts, et la modernisation des habitations partout dans le monde.

L'action des climato-sceptiques, visant à nier la crise climatique, rendra plus difficile la mise en œuvre des politiques nécessaires, mais de moins en moins de gens leur prêtent désormais attention. Surtout, les chefs d'entreprise, les capitaines d'industrie, les investisseurs et les représentants de la société civile ont franchi le Rubicon et ont tous été attentifs aux conclusions de la Conférence de Paris. Et il est à présent incontestable que la révolution du développement durable est aussi importante et fondatrice que la révolution industrielle conjuguée à la vitesse des révolutions de l'information et du numérique. On assiste à des

mutations spectaculaires dans tous les secteurs économiques et dans toutes les strates de la société et rien ne saurait arrêter ce mouvement d'une ampleur sans précédent. Reste à savoir en combien de temps nous résoudrons la crise et quels ravages résiduels nous infligerons au climat qu'il nous faudra prendre en compte dans les années, les décennies et les siècles à venir.

Le film est assez différent d'UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE dans la mesure où la caméra vous accompagne dans vos moindres mouvements et vos moindres déplacements dans le monde où l'on vous voit occupé à des tâches qui ne sont jamais médiatisées. Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette approche et avez-vous eu du mal à autoriser l'équipe de tournage à coller autant à vos pas ?

Bonni et Jon et toute leur équipe se sont tellement investis dans ce projet, et depuis si longtemps, qu'honnêtement j'en suis venu à oublier qu'ils étaient à mes côtés la plupart du temps – car en réalité ils étaient tout le temps là ! Ceci dit, en voyant les scènes qu'ils ont conservées au montage, je me souviens de ces moments mais à l'époque je ne faisais pas attention à la présence des caméras. Ils maîtrisent remarquablement leur travail de documentaristes et je tiens à rendre hommage à leur passion et à leur volonté de réaliser ce film tel qu'ils l'ont fait.

Il est arrivé parfois que la personne avec qui j'avais rendez-vous ne soit pas vraiment ravie de me voir – et elle était encore moins enchantée de se retrouver face à une équipe de tournage. Mais

ce n'est pas arrivé souvent et je ne crois pas que Bonni et Jon aient raté quoi que ce soit d'important au cours de toutes les réunions auxquelles ils ont assisté.

En voyant le film, on a le sentiment que vous vous imposez comme une figure importante en ayant tourné la page de votre carrière politique. On sent que vous avez une capacité innée à vous mettre au service de la collectivité. Avez-vous le sentiment que votre action en matière de lutte contre le réchauffement climatique est aussi satisfaisante qu'aurait pu être un mandat électif ?

Je ne me suis jamais menti en niant le fait que le président des États-Unis est l'homme le mieux à même de provoquer des changements dans le monde. Mais comme je n'ai pas accédé à cette fonction, je peux dire que j'ai été très heureux de trouver d'autres moyens d'être au service des autres et de contribuer à la cause climatique. Je ne pourrais jamais abandonner mon engagement en faveur d'une résolution de la crise climatique. C'est un combat que je mène depuis longtemps et que je continuerai de mener jusqu'à mon dernier souffle.

On vous voit collaborer avec le maire républicain de Georgetown, au Texas. Vous y rencontrez deux hommes qui pourraient être qualifiés d'adversaires politiques mais vous partagez les mêmes idéaux en matière d'environnement. Pensez-vous que ce type de coopération à l'échelle municipale puisse se développer à l'avenir ?

Oui, absolument. C'est un phénomène que j'observe constamment à l'heure actuelle. C'est notamment lié au fait que les promoteurs de technologies renouvelables ont diminué les coûts dans de telles proportions qu'ils proposent désormais aux maires, gouverneurs et chefs d'État un large panel de solutions qui n'existaient pas à ces tarifs il y a dix ans.

Après UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE et d'autres événements survenus il y a une dizaine d'années,

il s'est produit un point de bascule dans le développement de ces technologies. On est souvent pris de court au moment où les technologies deviennent radicalement moins chères et plus efficaces. C'est ce qui s'est passé avec les puces informatiques et on s'y est habitué avec nos téléphones portables, nos écrans plats etc. Et pourtant, on est encore surpris lorsque les technologies solaires et éoliennes connaissent la même évolution, ou encore le stockage de l'électricité grâce aux nouvelles batteries plus puissantes et meilleur marché. Grâce aux outils numériques aujourd'hui facilement accessibles et au soi-disant «Internet des objets», il est possible d'éliminer les méthodes inefficaces et de réduire les émissions de gaz sans nuire à la qualité de vie tout en augmentant la marge bénéficiaire des entreprises.

Nous vivons une période qui va bouleverser les règles du jeu. Le monde entier est concerné. C'est pour cela qu'à mes yeux la révolution du développement durable est aussi importante que l'était la révolution industrielle au cours des deux derniers siècles. Pour autant, elle se produit au même rythme que la révolution de l'information qui a transformé nos vies à la vitesse de la lumière.

C'est ce qui nous amène au scrutin de 2016. L'élection de Donald J. Trump change-t-elle le contexte du film ? Allez-vous devoir travailler différemment pour continuer à obtenir des résultats, notamment aux États-Unis ?

Nous ne savons toujours pas quelle sera la position du nouveau gouvernement en matière d'énergies renouvelables et d'autres initiatives très positives de ces dernières années. Les réunions entre Trump et l'Environmental Protection Agency et les autres administrations et agences fédérales qui s'occupent d'environnement sont pour le moins inquiétantes. Mais l'élan suscité par les entreprises, les industries, les investisseurs, les élus locaux et les gouverneurs ne va pas s'arrêter, quelles que soient les décisions du nouveau gouvernement.

Ce n'est pas la première fois que ceux qui cherchent à résoudre la crise climatique essuient un revers inattendu. Mais le désespoir n'est qu'une autre forme de déni. Nous allons remporter cette bataille. Reste la question préoccupante de savoir si le monde risque de franchir le fameux «niveau critique» sur lequel les scientifiques nous ont alertés, mais j'ai bon espoir que l'élan actuel nous permettra de faire des progrès rapides, quels que soient le discours ou les décisions du nouveau gouvernement.

Je pense aussi à la scène extraordinaire où le ministre indien de l'Énergie, Piyush Goyal, vous dit «J'investirai dans le solaire dans 150 ans... Une fois qu'on aura créé des emplois pour la population. Une fois qu'on aura créé des infrastructures». C'est une ligne d'argumentation qui revient souvent dans le discours des pays en développement. Comment y répondre quand on sait que tant de gens vivent dans la précarité et que l'impact des énergies fossiles – permettant de répondre aux besoins de ces populations – est catastrophique ?

La semaine dernière, pour ne prendre qu'un exemple, l'Inde a dû fermer ses écoles pendant plusieurs jours : la pollution causée par les combustibles fossiles et autres activités humaines avait rendu l'air irrespirable, si bien qu'on a conseillé à la population de rester chez elle. Cette situation se répète dans plusieurs villes du monde. La pression exercée par les citoyens sur les hommes politiques, y compris en Inde, s'amplifie de semaine en semaine.

Pour faire une comparaison, New York a dû faire face à une crise sanitaire il y a un siècle à l'époque où les rues étaient jonchées des crottins des chevaux. Il fallait évacuer quotidiennement des rues les chevaux morts ou malades, tout comme les tonnes de crottins qui s'accumulaient. La technologie nouvelle de l'automobile a remplacé ce moyen de transport traditionnel en très peu de temps et a résolu ce problème sanitaire. Nous

nous trouvons de nouveau face à un tournant. L'équivalent actuel des montagnes de crottins de cheval n'est autre que les volumes en constante augmentation de gaz que nous rejetons dans l'atmosphère. Tout comme de nouvelles technologies ont émergé il y a une centaine d'années pour résoudre la crise sanitaire, il en est de même aujourd'hui. La production d'électricité à partir de sources renouvelables comme le solaire et l'éolien est devenue moins chère que la production de courant à base de charbon et de gaz. Par ailleurs, les véhicules électriques sont désormais commercialisés et, selon les plus grands constructeurs automobiles, supplanteront bientôt le moteur à combustion.

Je ne pense pas être d'un optimisme béat en pensant que des pays comme l'Inde modifieront bientôt leur stratégie et se tourneront rapidement vers les énergies renouvelables. C'est un phénomène qui se produit déjà. Le prix de l'électricité solaire non subventionné dans plusieurs régions du monde est moins de 50% moins cher que celui de l'électricité produite à partir du charbon.

Même si les industries charbonnières et les centrales au charbon sont très puissantes politiquement aux États-Unis, ou en Inde, leur pouvoir n'est pas sans limites. Quand on conjugue l'impératif économique d'offrir aux populations une électricité meilleur marché à la pression exercée sur nos politiques par des parents souhaitant que leurs enfants puissent aller à l'école en respirant un air pur, les changements sont voués à se produire très rapidement.

Dans le film, on vous voit à Paris où vous avez fait en sorte que l'entreprise américaine SolarCity transfère à l'Inde ses dernières innovations en matière de technologie solaire : c'est ce qui a arraché la ratification de l'accord par les Indiens. Où en est ce contrat aujourd'hui ?

Le meilleur résultat qu'on pouvait espérer de ce contrat était de convaincre l'Inde de signer l'accord de Paris. Dans le même temps, le président Obama et le secrétaire d'État John Kerry ont aussi bataillé ferme pour vaincre les résistances de l'Inde. Ce qui est formidable, c'est que le négociateur indien en chef a eu la possibilité d'expliquer au Premier ministre de son pays que l'Inde pouvait s'attendre à des avantages comme ce transfert de technologie si elle ratifiait l'accord. Au même moment, nous avons convaincu la Banque mondiale d'accorder son plus important prêt en matière d'énergie solaire à l'Inde, pour un montant d'un milliard de dollars [annoncé en juillet 2016].

Quant à la négociation finale et à ses conséquences, c'est à l'Inde d'en décider. Le fait que cette société américaine, SolarCity, se montre d'une grande générosité – et ingéniosité – a réduit à néant l'argument selon lequel l'Inde ne pouvait pas aller de l'avant sans un transfert de technologie qu'elle réclamait depuis longtemps. C'est un élément décisif, parmi d'autres, qui a permis de convaincre ce grand pays de ratifier l'accord de Paris.

Au moment d'aller vous coucher, qu'est-ce qui vous donne le plus d'espoir pour notre planète, en dépit de tout ce que vous savez de la fragilité de notre situation ?

Je reste extrêmement optimiste, et plein de gratitude, en pensant aux milliers d'ambassadeurs du climat qui, tous les jours, tentent de sensibiliser les populations du monde entier à la crise climatique et rencontrent des responsables politiques locaux, régionaux et nationaux pour qu'ils s'engagent à tout mettre en œuvre pour résoudre la crise. Dans le même temps, ils créent des emplois et contribuent à rendre l'air et l'eau plus purs.

Ce qui me donne de l'espoir, c'est de savoir que tant de gens sur cette planète font des gestes concrets au quotidien.

AL GORE

L'ancien vice-président Al Gore est cofondateur et président de Generation Investment Management. Il est associé senior chez Kleiner Perkins Caufield & Byers et siège au conseil d'administration d'Apple. Il se consacre surtout à la présidence de The Climate Reality Project, association à but non lucratif qu'il a fondée, visant à trouver des solutions à la crise climatique mondiale.

Il a été élu député en 1976, 1978, 1980 et 1982, et sénateur en 1984 et 1990. Il a été investi 45ème vice-président des États-Unis le 20 janvier 1993, fonction qu'il a occupée pendant huit ans.

Il est l'auteur des best-sellers «Urgence planète Terre – l'esprit humain face à la crise écologique», «Une vérité qui dérange», «La raison assiégée», «Choisir, maintenant» et tout récemment «The Future: Six Drivers of Global Change». En 2007, il a reçu le prix Nobel de la paix pour «avoir su informer le monde des dangers que représente le réchauffement climatique».

L'ancien vice-président vit à Nashville, dans le Tennessee.

DERRIÈRE LA CAMÉRA

JON SHENK (Coréalisateur/Directeur de la photographie) est réalisateur et chef-opérateur de documentaires primés. Outre UNE SUITE QUI DÉRANGE : LE TEMPS DE L'ACTION, il a récemment coréalisé et éclairé AUDRIE & DAISY, présenté au festival de Sundance en 2016. En 2011, il a réalisé THE ISLAND PRESIDENT, qui a obtenu le People's Choice Award au festival de Toronto et le Pare Lorentz Award à l'IDA. Il a remporté l'Independent Spirit Award pour THE LOST BOYS OF SUDAN (2004). Il a signé la photo de SMILE PINKI (2008), oscarisé, et obtenu un Emmy pour BLAME SOMEBODY ELSE en 2007.

BONNI COHEN (Coréalisatrice) a produit et réalisé plusieurs films primés. Outre UNE SUITE QUI DÉRANGE : LE TEMPS DE L'ACTION, elle a récemment coréalisé AUDRIE & DAISY, présenté au festival de Sundance en 2016. Elle a aussi produit THE ISLAND PRESIDENT, prix du meilleur documentaire au festival de Toronto. Elle a produit et réalisé THE RAPE OF EUROPA, cité aux Producers Guild of America et Writers Guild of America Awards, et sélectionné à l'Oscar. En outre, elle a produit WONDERS ARE MANY et coréalisé avec Else sur INSIDE GUANTANAMO, cité à l'Emmy du meilleur documentaire en 2009. Bonni Cohen a également assuré la production exécutive de 3.5 MINUTES et ART AND CRAFT, tous deux sélectionnés à l'Oscar en 2015. Elle a cofondé le fonds Catapult Film avec Lisa Chanoff.

Entrepreneur social, **JEFF SKOLL** (Producteur) s'emploie, à travers diverses initiatives, à donner vie à sa vision d'un monde durable, pacifique et prospère. Au cours des vingt dernières années, il a lancé des initiatives philanthropiques et commerciales innovantes, ayant fonction de catalyseur, pour aborder les

problèmes les plus graves de l'humanité, à l'instar du changement climatique. Le Jeff Skoll Group chapeaute ainsi la Skoll Foundation, Participant Media, le Skoll Global Threats Fund, le Capricorn Investment Group et d'autres initiatives encore.

Son approche de l'entreprenariat est unique en son genre et consiste à générer des changements sociaux en investissant dans des initiatives alliant histoires solides, informations, marchés de capitaux, technologies, partenariats et réseaux d'apprentissage organisés. Tout en fonctionnant indépendamment les unes des autres, ces organisations sont toutes liées par une mission commune : mobiliser le public, le pouvoir politique et les ressources nécessaires afin d'accélérer les changements sociaux à l'échelle planétaire.

Il a fondé Participant Media en 2004 avec la conviction qu'une histoire, si elle est bien racontée, a le pouvoir de changer le monde. Cette société de production est leader dans son domaine en matière de changement social. Elle a produit 80 longs métrages et documentaires : au total, ces productions ont remporté 11 Oscars sur une cinquantaine de nominations, dont celui du meilleur film pour SPOTLIGHT.

Les films et documentaires produits par Participant ont nourri les convictions des consommateurs et les ont incités à passer à l'action - et dans certains cas, ont même contribué à infléchir des politiques nationales et internationales.

En tant que premier employé à temps plein et président d'eBay, Jeff Skoll a découvert qu'en alliant l'entreprenariat, les nouvelles technologies et la confiance en l'autre, on était plus fort. Son action est aujourd'hui emblématique des leçons qu'il a tirées d'eBay. Les organisations

montées par Jeff Skoll reposent sur le principe que l'homme est foncièrement bon et que si des gens bien intentionnés ont l'occasion d'agir pour le mieux, ils le feront.

Installé à San Francisco, **RICHARD BERGE** (Producteur) est producteur, scénariste et réalisateur. Pour THE ISLAND PRESIDENT de Jon Shenk, il a été cité au Theatrical Producer de l'année par la Producers' Guild of America. Le film a été présenté au festival de Telluride, reçu le prix du public au festival de Toronto et remporté le prix Pare Lorentz décerné par la International Documentary Association.

Il a produit et réalisé THE RAPE OF EUROPA. Avec Barry Levinson, il a écrit et produit YESTERDAY'S TOMORROWS. Il a été directeur de production sur SING FASTER: THE STAGEHANDS' RING CYCLE de Jon Else. Il a écrit et produit des portraits de nombreux artistes pour MAKE: TELEVISION et SPARK!, deux séries hebdomadaires pour la télévision publique.

Avant de décrocher son Master de réalisation documentaire à Stanford en 1994, il a travaillé au Santa Fe Opera au Nouveau-Mexique et au Metropolitan Opera de New York. Il a reçu son Bachelor en histoire de Stanford University en 1984. Il siège à la Writers Guild of America.

Grande productrice, **DIANE WEYERMANN** (Productrice) chapeaute l'unité documentaire de Participant Media, société de production de films engagés. La structure a ainsi produit ZERO DAYS d'Alex Gibney, THE MUSIC OF STRANGERS: YO-YO MA AND THE SILK ROAD ENSEMBLE de Morgan Neville, UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE (Oscar du meilleur documentaire), WAITING FOR «SUPERMAN» et IL M'A APPELÉE

DERRIÈRE LA CAMÉRA

MALALA de Davis Guggenheim, et CITIZENFOUR (Oscar du meilleur documentaire), FOOD, INC. (lauréat de l'Emmy), et MERCHANTS OF DOUBT.

Avant d'être engagée chez Participant en 2005, Diane Weyermann a été directrice du programme documentaire du Sundance Institute. Elle a notamment dirigé le fonds de soutien aux films documentaires abordant les questions des droits de l'homme, de justice sociale, de libertés publiques et de liberté d'expression. Elle a monté deux ateliers annuels de documentaires s'attachant l'un au montage et à la narration, l'autre à la musique. Pendant sept ans, elle a également été directrice du programme artistique et culturel de l'Open Society Institute New York. En outre, elle a créé le Soros Documentary Fund (plus tard rebaptisé Sundance Documentary Fund) en 1996.

Réalisateur et producteur oscarisé, **DAVIS GUGGENHEIM** (Producteur exécutif) a notamment réalisé WAITING FOR SUPERMAN, IT MIGHT GET LOUD et UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE, Oscar du meilleur documentaire en 2007.

En 2008, Guggenheim a produit et réalisé A MOTHER'S PROMISE: BARACK OBAMA BIO FILM et THE ROAD WE'VE TRAVELLED, pour la campagne d'Obama de 2012. En 2013, il a réalisé TEACH, documentaire de deux heures sur le système des écoles publiques américaines, montrant que la qualité de l'enseignement est la pierre angulaire d'un solide système éducatif.

Tout récemment, il a signé IL M'A APPELÉE MALALA : le réalisateur a travaillé avec la jeune femme et sa famille, tournant à Birmingham et dans les différents pays où Malala s'est exprimée sur la force de l'éducation et sa capacité à émanciper les jeunes gens.

Il a également réalisé des séries télé comme DEADWOOD, NEW YORK POLICE BLUES et 24 HEURES CHRONO.

Les films produits par **LAWRENCE BENDER** (Producteur exécutif), comme INGLORIOUS BASTERDS, PULP FICTION et WILL HUNTING, ont remporté huit Oscars sur un total de 36 nominations (dont quatre au titre du meilleur film). UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE, qui a sensibilisé l'opinion publique au changement climatique, a remporté l'Oscar du meilleur documentaire. Son documentaire COUNTDOWN TO ZERO, où l'on croise Tony Blair, Musharraf, Gorbatchev, De Klerk et Carter, s'attache au risque majeur que représente la prolifération des armements nucléaires, leur trafic lié au terrorisme, et les accidents des centrales nucléaires. Parmi sa filmographie, citons encore UNE NUIT EN ENFER (1996), ANNA ET LE ROI (1999), LE MEXICAIN (2001), INNOCENT (2004) et RESERVOIR DOGS (1992), JACKIE BROWN (1997), KILL BILL: VOLUME 1 et VOLUME 2 (2004), tous signés Tarantino. Il a aussi produit DIRTY DANCING 2, LES HOMMES DE MAIN, SONIA HOROWITZ, L'INSOUMISE, WHITE MAN, KILLING ZOE; FRESH et SAFE. En 2016, il a assuré la production exécutive de THE FOREST, SILENCE de Martin Scorsese et TU NE TUERAS POINT de Mel Gibson.

Côté télévision, on lui doit la série FLESH AND BONES, autour de l'univers du ballet, citée à deux Golden Globes. Il est actuellement en tournage sur la série SEVEN SECONDS.

Pendant plus de dix ans, **LAURIE DAVID** (Productrice exécutive) a consacré son énergie et sa passion à sensibiliser l'opinion publique aux questions majeures du

réchauffement climatique et de la surconsommation de sucre aux États-Unis.

Elle a produit UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE et assuré la production exécutive de FED UP, documentaire qui montre que nos modes alimentaires nous rendent malades. Tout récemment, elle a été productrice exécutive de THE LAST ANIMALS, autour du trafic d'animaux sauvages qui met en danger la survie des éléphants et des rhinocéros d'Afrique.

Auteur de cinq ouvrages, elle a reçu plusieurs distinctions comme le prix Stanley Kramer Award décerné par la Producers Guild of America, un prix spécial Humanitas et un Gracie Allen Award. Elle a obtenu le Rachel Carson Award de l'Audubon Society, l'Eleanor Roosevelt Award et le NRDC Forces for Nature award.

Scénariste, réalisateur et producteur, **SCOTT Z. BURNS** (Producteur exécutif) a notamment écrit les scénarios originaux de CONTAGION (interprété par Matt Damon, Kate Winslet, et Marion Cotillard) et EFFETS SECONDAIRES (interprété par Jude Law et Rooney Mara), tous deux réalisés par Steven Soderbergh. Il est aussi l'auteur de l'adaptation de THE INFORMANT! (avec Matt Damon) réalisé par Soderbergh. Burns a coécrit LA VENGEANCE DANS LA PEAU (avec Matt Damon) de Paul Greengrass et l'adaptation de son documentaire DEEP WATER sous le titre THE MERCY (avec Colin Firth et Rachel Weisz) de James Marsh. Il a produit EFFETS SECONDAIRES, THE MERCY et UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE, qui lui a valu le prix Humanitas et le prix Stanley Kramer décerné par la Producers Guild of America. La pièce de Burns, «The Library», a été mise en scène par Steven Soderbergh au Public Theater de New York en 2014, et

DERRIÈRE LA CAMÉRA

été citée à l'Outer Critics Circle de la meilleure première pièce. Il a également écrit et réalisé PU-239 et prépare THE TORTURE REPORT, autour des méthodes d'interrogatoire de la CIA. En 2014, il a collaboré avec Kathryn Bigelow sur LAST DAYS OF IVOR, court métrage d'animation sur les rapports entre le terrorisme et le braconnage des éléphants.

Il a entamé sa carrière dans la publicité après avoir été diplômé de la University of Minnesota. Il a participé au lancement de la campagne «Got Milk?» : celle-ci a été saluée par les Clio Awards, le festival de Cannes et le New York Film Festival. Burns écrit pour GQ Magazine, Condé Nast Traveler, Interview et le Huffington Post. Il enseigne également à Stanford University.

LESLEY CHILCOTT (Productrice exécutive) est à la fois réalisatrice et productrice, et a notamment produit UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE. Elle a aussi produit IT MIGHT GET LOUD et WAITING FOR SUPERMAN, qui lui a valu un Outstanding Producer of Theatrical Documentary Award décerné par la Producers Guild of America. Elle a par ailleurs réalisé A SMALL SECTION OF THE WORLD, projeté en salles, à l'ONU (à Genève) et à la World Expo Milan. Son court métrage viral, CODESTARS, a recueilli plus de 20 millions de vues et s'est hissé première vidéo sur YouTube pendant deux jours. En 2015, elle a produit CODEGIRL, premier documentaire diffusé sur YouTube avant d'être distribué en salles.

Cité à l'Emmy, **DON BERNIER** (Chef-monteur) a récemment monté AUDRIE & DAISY de Bonni Cohen et Jon Shenk, présenté au festival de Sundance. On lui doit encore le montage de THE GENIUS OF MARIAN, présenté au festival de Tribeca, EAMES:

THE ARCHITECT AND THE PAINTER lauréat du prix Peabody, et THE BOTANY OF DESIRE, d'après l'ouvrage de Michael Pollan.

Il a en outre participé au montage de plusieurs documentaires primés comme THE OVERNIGHTERS, présenté au festival de Sundance. Il a fait ses débuts de monteur chez David Grubin Productions, montant plusieurs épisodes des séries THE MYSTERIOUS HUMAN HEART et THE JEWISH AMERICANS. Au cours des dix dernières années, il a monté des films diffusés sur National Geographic Channel, Netflix, Showtime, HBO, PBS etc. Il est également consultant au montage et siège au Sundance Institute Documentary Edit and Story Lab.

Quand il ne monte pas les films des autres, Bernier travaille sur les siens. Les films qu'il a réalisés ont été présentés aux festivals de Slamdance, Los Angeles, Boston, et San Francisco. En 2005, son documentaire IN A NUTSHELL: A PORTRAIT OF ELIZABETH TASHJIAN a été cité à l'IFP Gotham Award et remporté un Crystal Heart Award au Heartland Film Festival.

Diplômé du Kansas City Art Institute et de SUNY-BUFFALO, il vit à San Francisco.

COLIN NUSBAUM (Chef-monteur) a monté des films présentés aux festivals SXSW, HotDocs, Camden IFF, DOCNYC, Full Frame, Independent Film Festival de Boston, Nantucket Film Festival etc.

Il a récemment assuré le montage de TO THE EDGE OF THE SKY de Jedd et Todd Wider.

En 2014, il a décroché le prestigieux Karen Schmeer Film Editing Fellowship pour son travail de monteur de documentaires débutant et a été accompagné

pendant toute sa formation par les grands monteurs Jean Tsien, Jonathan Oppenheim et David Teague. La même année, il a participé à l'atelier «narration et montage» du Sundance Documentary Film Program.

JEFF BEAL (Compositeur) compose pour le cinéma, la télévision et la scène. D'abord trompettiste de jazz, il signe des œuvres particulièrement rythmées et spontanées. Steven Schneider a salué dans le New York Times «la richesse de la composition musicale de Beal qui exprime la vitalité et le côté imprévisible des meilleures improvisations». Il a enregistré plusieurs disques comme «Three Graces», «Contemplations (Triloka) Red Shift» et «Liberation» qui l'ont imposé comme un artiste majeur.

Sa partition pour la série HOUSE OF CARDS lui a valu un Emmy sur un total de quatre nominations. On lui doit la partition du documentaire BLACKFISH, de THE QUEEN OF VERSAILLES qui a fait l'ouverture du festival de Sundance. Il s'est ensuite vu confier la musique de POLLOCK d'Ed Harris.

Jeff Beal a décroché une quinzaine de nominations à l'Emmy et en a remporté quatre. Il a également composé la partition de LA CARAVANE DE L'ÉTRANGE, ROME et MONK. Il compose, orchestre, dirige, enregistre et mixe ses propres partitions, ce qui donne à son œuvre une touche très personnelle.

Né dans la région de San Francisco, Jeff Beal est petit-fils d'une pianiste qui se produisait à la radio et accompagnait des films muets. Elle était passionnée de jazz et lui a offert l'album «Sketches of Spain» de Miles Davis et Gil Evans quand il s'est formé à la trompette. Diplômé de la Eastman School of Music, il accompagne de jeunes compositeurs lors de séminaires à Sundance.

